

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Persée

DEUX ÉTUDIANTS « COLONIAUX » À PARIS À L'AUBE DES ANNÉES TRENTE

Jean-François Sirinelli

Quels liens établir entre le Sénégalais Senghor et l'Annamite Khiêm ? Des caractères différents, des destinées contrastées, une postérité inégale. Pourtant, ils sont devenus amis au temps de leurs études parisiennes, et leur commun passage en « khâgne » pourrait expliquer bien des traits de leur carrière.

À la fin des années 1920, le Quartier latin accueille, entre autres, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor et l'Annamite Pham Duy Khiêm. L'apparente marginalité ethnique et culturelle de ces deux étudiants les rapprochera et se tisseront entre eux d'étroits liens amicaux. Pourtant, malgré ce trait initial commun, leurs destinées seront bien dissemblables. Dès les années estudiantines à Paris, les clivages s'amorcent : c'est dans le milieu de Louis-le-Grand pétri de classicisme que le futur agrégé de grammaire Senghor conçoit la « négritude », alors que son ami vietnamien, devenu normalien et bientôt lui aussi agrégé de grammaire, narre ses chagrins d'amour dans un ouvrage qui s'inscrit dans le droit fil de la tradition romanesque française. Et, un quart de siècle plus tard, quand sonnera l'heure de la décolonisation, les destins s'infléchiront bien davantage : Léopold Sédar Senghor deviendra un des leaders du continent africain, tandis que le drame indochinois fera, au

contraire, de Pham Duy Khiêm un homme déchiré entre deux cultures, deux pays, deux fidélités. A la confluence du culturel et du politique, à la croisée de structures de sociabilité mises à nu et d'un environnement historique jouant, dans le destin des deux hommes, un rôle différentiel, se trouvent probablement certaines des clés de ces deux itinéraires contrastés¹.

○ L'AMITIÉ DE GEORGES POMPIDOU

Les sept premières années de la vie du futur président sénégalais, né à Joal le 6 octobre 1906, se déroulèrent dans un milieu « animiste à cent pour cent »². Confié en juillet 1913 au Père Dubois, qui dirige la mission catholique de Joal, il entre en octobre 1914 à la mission de Ngasobil, tenue par les Pères du Saint-Esprit, qui l'envoient, en novembre 1923, poursuivre ses études dans leur collège Libermann, à Dakar. A la fin de la troisième, le Père Lalouse, qui dirigeait ce collège, décréta, raconte Senghor,

1. Sur les notions de sociabilité et d'itinéraires, et leur usage en histoire politique et socio-culturelle, cf. Jean-François Sirinelli, « Le hasard ou la nécessité ? Une histoire en chantier : l'histoire des intellectuels », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 9, janvier-mars 1986, et « Les intellectuels », in *Pour l'histoire politique*, Paris, Le Seuil, à paraître, automne 1988.

2. « Jusqu'en 1913, j'ai vécu dans un milieu animiste... J'étais animiste à cent pour cent. Tout mon univers intellectuel, moral, religieux était animiste et cela m'a profondément marqué » (Léopold Sédar Senghor, *La poésie de l'action. Conversations avec Mohamed Aziza*, Paris, Stock, 1980, 362 p., p. 37).

que sa « vocation était littéraire et point religieuse. C'est ainsi que j'entrai au " cours secondaire " qui deviendra le lycée Van-Vollenhoven »¹. Au mois d'octobre 1926, il passe donc en classe de seconde puis, au bout de trois mois, en première au cours laïque d'enseignement secondaire de Dakar. En première puis en philosophie, il remporte tous les prix et, aux mois de juillet 1927 et 1928, il est reçu à la première partie du baccalauréat (latin-grec) puis au baccalauréat de philosophie, avec, dans les deux cas, la mention Assez bien. Se pose donc rapidement, pour le lycéen doué, le problème des études supérieures. On y songe, d'ailleurs, pour lui. Ainsi, en novembre 1927, alors qu'il commence son année de philosophie à Dakar, le Père Lalouse, qui a continué à suivre la scolarité de son ancien élève, écrit : « Léopold Senghor n'est pas venu en France mais continue sa philosophie au cours laïque. Il veut ensuite faire son droit. Il faudrait l'attirer à la Faculté catholique de Paris, lui trouver un logis à assez bon compte »².

En fait, c'est le directeur du cours secondaire, Aristide Prat, qui poussa Léopold Sédar Senghor à s'inscrire en Sorbonne. L'administration ne s'étant guère montrée enthousiaste pour accorder une bourse pour des études littéraires, A. Prat menaça, semble-t-il, de démissionner de son poste d'inspecteur général de l'enseignement pour l'AOF et il obtint gain de cause : son élève put entreprendre des études littéraires à Paris³.

La suite est plus connue⁴ : en octobre

1. *Pour Léopold Sédar Senghor*, 12 décembre 1969, Tours, Mame, 1970, 48 p., p. 40.

2. Lettre du Père Lalouse à Monseigneur Le Hunsec, 20 novembre 1927 (Archives spiritaines). Certains documents signalés dans ce paragraphe sont sortis des différents fonds d'archives lors de l'exposition sur Léopold Sédar Senghor, organisée par la Bibliothèque nationale en 1978. C'est dire que nous sommes redevable, à plusieurs reprises, au catalogue de cette exposition (*Léopold Sédar Senghor*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, XV-144 p.).

3. *Léopold Sédar Senghor*, p. 12. Le père de L.S. Senghor étant un notable, il ne fut accordé à son fils qu'une demi-bourse.

4. L.S. Senghor a évoqué à plusieurs reprises ses années de khâgne à Louis-le-Grand, notamment dans *Louis-le-Grand 1926-1928. Etudes, souvenirs, documents*, Paris, 1963, 274 p., p. 247-

1928, le bachelier Senghor, qui vient d'avoir 22 ans, arrive à Paris. Son correspondant dans la capitale est Blaise Diagne, député du Sénégal⁵. Dépaysé par l'éloignement, il est plus encore déconcerté par les cours en Sorbonne et la totale liberté d'initiative qui les accompagne : avec les Pères du Saint-Esprit et le cours secondaire laïque de Dakar, le contraste est trop grand et l'étudiant de fraîche date « n'arrivait pas à (s') organiser, à travailler »⁶. Un professeur de Sorbonne, le latiniste Alfred Ernout⁷, à qui il avait demandé conseil, l'orienta alors vers la khâgne de Louis-le-Grand, de l'autre côté de la rue Saint-Jacques.

L'itinéraire scolaire du vietnamien Pham Duy Khiêm est moins complexe mais tout aussi exceptionnel. Né à Hanoï le 24 avril 1908 dans une famille de lettrés, il fréquente l'école franco-annamite puis le lycée Albert-Sarraut de Hanoï. Devenu orphelin de père en classe de troisième, il peut, grâce à une bourse, terminer ses études secondaires et devient le premier Annamite à passer un baccalauréat (première partie) de lettres classiques⁸. L'année suivante, en juin 1928, il

250 (« Louis-le-Grand, haut-lieu de la culture française », par L.S. Senghor), dans *Liberté 1. Négritude et humanisme*, Paris, Le Seuil, 1964, 446 p., p. 403 et suiv. (qui reprend, en fait, le texte de *Louis-le-Grand...*) et dans *La poésie de l'action*, op. cit., p. 56-59.

5. Archives Louis-le-Grand.

6. *Louis-le-Grand...*, op. cit., p. 247, et *Liberté 1*, op. cit., p. 403.

7. Né le 30 octobre 1879, boursier de licence et d'agrégation à la faculté des lettres de Lille, premier à l'agrégation de grammaire en 1901, docteur ès lettres en 1908, Alfred Ernout est nommé maître de conférences de langue latine à la Faculté des lettres de Paris en juillet 1924. En octobre 1928, il vient d'être nommé professeur titulaire de la chaire de poésie latine. Il est, par ailleurs, à partir de 1925, directeur d'études à l'École pratique des hautes études et deviendra, en 1934, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et professeur au Collège de France en 1944 (A. Guigue, *La Faculté des lettres de l'Université de Paris depuis sa fondation (1808-1935)*, Paris, Alcan, 1935, 374 p., p. 302 ; cf. également Christophe Charle, *Les professeurs de la faculté de lettres de Paris*, volume 2, *Dictionnaire biographique 1909-1939*, Paris, INRP-Éditions du CNRS, 1986, 218 p., p. 77).

8. *Annuaire de l'École normale supérieure* de 1976, p. 143-145. Sur Pham Duy Khiêm, outre le dossier évoqué à la note suivante, deux sources sont d'accès aisé. D'une part, la notice nécrologique rédigée pour l'*Annuaire* de 1976 (p. 143-145) par Pierre Cuénat qui fut le « coturne » de Pham Duy Khiêm Rue d'Ulm et qui reçut de ce dernier une centaine de lettres après 1948. D'autre part, l'article consacré au normalien vietnamien dans *La Table ronde* par Claude Cuénot, élève lui aussi de la promotion 1931 (*La Table ronde*, 139, juillet-août 1959, p. 158-

est « admis à l'Examen du Brevet de Capacité (2^e partie, série philosophie), correspondant au baccalauréat de l'enseignement secondaire de métropole »¹. Ces succès scolaires lui ouvrent les portes de l'hypokhâgne ludovicienne. En octobre 1928, Pham Duy Khiêm arrive donc à Louis-le-Grand. Il allait y passer trois ans, dans les mêmes classes que Léopold Sédar Senghor : hypokhâgne en 1928-1929, Première supérieure 1 en 1929-1930, Première supérieure 2 en 1930-1931².

Apparemment, tout rapproche les deux jeunes gens : pensionnaires l'un et l'autre, leurs succès scolaires les ont conduits dans une classe préparatoire à l'École normale supérieure, à plusieurs milliers de kilomètres de chez eux, et c'est un rôle que l'un et l'autre sont les premiers à jouer dans leurs pays respectifs³. L'amitié, d'ailleurs, les rapproche l'un de l'autre : aux vacances de Pâques 1930, le Vietnamien et le Sénégalais partirent en bicyclette découvrir le Val-de-Loire⁴. Et quand, un quart de siècle plus tard, sous le pseudonyme de Nam Kim, Pham Duy Khiêm évoquera sa jeunesse étudiante à Paris dans un beau roman autobiographique, *Nam et Sylvie*, Léopold Sédar Senghor apparaîtra au détour de plusieurs pages⁵. Sur les photographies de l'hypokhâgne et de la khâgne, les deux amis figurent le plus souvent l'un à côté de l'autre.

163 : « Pham Duy Khiêm ». Claude Cuénot, apparemment, a été lui aussi un proche de Khiêm à l'École normale supérieure.

1. Certificat du Gouvernement général de l'Indochine, Direction de l'Instruction publique (extrait du dossier ENS de Pham Duy Khiêm, Archives nationales, 61 AJ 258).

2. Sur les khâgnes des années vingt, cf. la première partie de notre thèse de doctorat d'État, *Khâgneux et normaliens des années vingt. Histoire politique d'une génération d'intellectuels (1919-1945)*, Université de Paris X, 1986, XXI + 2117 p. dactyl., à paraître chez Fayard à l'automne 1988.

3. Dans *Nam et Sylvie* (Paris, Plon, 1957, 242 p., sous le pseudonyme de Nam Kim), Pham Duy Khiêm évoquera, du reste, cette venue à Paris « pour continuer (des) études dans une voie où aucun patriote ne (l') avait précédé » (p. 85).

4. Léopold Sédar Senghor, *op. cit.*, p. 30. Ils feront, deux ou trois ans plus tard, une croisière en Grèce (témoignage de P. Cuénot, qui participa, lui aussi, à cette croisière, *Annuaire de l'École normale supérieure*, 1976, p. 143).

5. C'est tout au moins ce que suggère l'autographe de Pham Duy Khiêm sur l'exemplaire que possède Léopold Sédar Senghor : « Au "Bon Diop" de la p. 148, 182, etc. Fraternellement. Khiêm ». (Exemplaire prêté par Léopold Sédar Senghor à la Bibliothèque nationale lors de l'exposition de 1978.)

Et, à partir de 1929, un troisième khâgneux apparaît à leurs côtés : Georges Pompidou, « monté » de sa khâgne toulousaine à Paris.

Ce dernier offre un profil qui doit être évoqué ici, typique de celui de certains khâgneux des années 1920⁶ et aux antipodes de celui des deux khâgneux « coloniaux ». Le grand-père paternel, Jantou Pompidou, était maître-valet dans la ferme familiale, dans le canton de Maurs, au Sud du Cantal. Deux de ses trois fils devinrent à leur tour paysans. Le troisième enfant, Léon Pompidou, fut remarqué par l'instituteur de Maurs, M. Joie, qui le poussa à se présenter au concours des bourses. Reçu à ce concours, il put continuer ses études, passer deux ans à l'école primaire supérieure de Murat et entrer premier à l'École normale d'Aurillac. Nommé instituteur à Murat, il y rencontra la fille d'un marchand de toile de Montboudif, qui venait d'être nommée institutrice. Le mariage est célébré en 1910 et lorsque Georges Pompidou naît en juillet 1911, le couple vient d'être nommé à Albi. L'un et l'autre ont passé des concours internes qui conduiront la mère vers l'enseignement primaire supérieur et le père vers les lycées et collèges⁷.

Une quinzaine d'années plus tard, la promotion de la famille se poursuit, par fils interposé. Au Concours général de 1927, Georges Pompidou, élève de première au lycée d'Albi, obtient le premier prix de version grecque⁸. Dès lors, son destin est

6. Sur l'origine sociologique des khâgneux des années 1920, cf. *Khâgneux et normaliens...*, *op. cit.*, chapitre 8, « Des boursiers conquérants ? », et Jean-François Sirinelli, « The Ecole Normale Supérieure and elite formation during the Third Republic », in *Elites in France. Origins, reproduction and power*, Jolyon Howorth et Philip G. Cerny ed., Londres, Frances Pinter, 1981, 254 p., p. 66-77.

7. Cf. Merry Bromberger, *Le destin secret de Georges Pompidou*, Paris, Fayard, 1965, 352 p., p. 14-36, et Pierre Rouanet, *Pompidou*, Paris, Grasset, 1969, 320 p., p. 30-35. Nous n'avons pas pu consulter le dossier de Georges Pompidou dans les archives de l'École normale supérieure. Ce dossier manque, en effet, dans le carton contenant les autres dossiers des élèves de la promotion littéraire de 1931 (Archives nationales, 61 AJ 258).

8. *Revue universitaire*, 2, 1927, p. 271-274. Le deuxième prix de version grecque est attribué à René Billères, du lycée de Tarbes, fils d'une institutrice et d'un greffier, qui, après un passage par la khâgne de Toulouse, « montera » au lycée Lakanal et sera reçu dans la même promotion normalienne que Georges

scellé : après la classe de philosophie, il ira en khâgne préparer le concours de l'École normale supérieure. L'itinéraire commence par une année passée dans la khâgne de Toulouse, en 1928-1929, puis ce sera la « montée » à Paris.

L'amitié de Georges Pompidou et de Léopold Sédar Senghor a souvent été évoquée¹. Elle date de l'année scolaire 1929-1930. En octobre 1929, en effet, alors que l'hypokhâgneux Senghor entre en « 1^{re} sup. 1 », le jeune khâgneux toulousain arrive dans la même classe. Dès lors, entre l'ancien premier prix de version grecque au Concours général du lycée d'Albi et l'ancien élève des Pères, va se nouer une affection que les années rendront de plus en plus profonde. Quarante ans plus tard, Léopold Sédar Senghor est l'une des premières personnes à qui Georges Pompidou, élu président de la République le 15 juin 1969, écrit dès le lendemain : « J'évoque avec nostalgie Louis-le-Grand... Nous voici tous deux chefs d'Etat. Quelle aventure ! »². L'« aventure » prend plus de signification encore si l'on ajoute que l'influence exercée par Georges Pompidou fut également, quarante ans plus tôt, de caractère politique et joua dans une direction... socialiste. L'ancien élève de la khâgne toulousaine qui se promenait dans la cour du lycée avec la manchette du *Populaire* dépassant de la poche de sa veste et apparaissait alors comme un futur tribun socialiste³, le khâgneux ludovicien qui écri-

vait dans *l'Université républicaine*⁴, était, en effet, socialiste. On peut, sur ce point, citer les souvenirs de Fred Zeller, d'Etienne Manac'h et de ... Léopold Sédar Senghor. Le premier est reçu en 1930 à l'École nationale supérieure des arts décoratifs et adhère à cette date aux Etudiants socialistes, dont la permanence se tient dans un café, 1, rue de Lanneau :

« Un soir, à la permanence de la rue de Lanneau, Roger Ikor, alors responsable des Etudiants socialistes de Henri-IV, nous amena deux nouveaux adhérents : Georges Pompidou et son inséparable Léopold Senghor ... qui achevaient leur khâgne à Louis-le-Grand ... Fidèles lecteurs du « Popu », ils étaient discrets, modestes, sans histoires avec nous, ils furent plusieurs fois mobilisés pour accueillir à la gare de Lyon Aristide Briand ... Nous lui faisons une conduite triomphale jusqu'au Quai d'Orsay »⁵.

Autre témoignage, celui d'Etienne Manac'h. En 1929-1930, ce dernier, futur ambassadeur à Pékin, est en hypokhâgne à Louis-le-Grand : « Il y a le souvenir des années vingt-neuf ou trente. Pompidou était en khâgne à Louis-le-Grand, j'étais externe en hypokhâgne. Lui était pensionnaire. Je le revois, grand et mince, vêtu d'une blouse grise serrée à la ceinture. Il penchait, si j'ai bonne mémoire, pour le socialisme »⁶.

Pompidou. En 1927, Louis Poirier, le futur Julien Gracq, élève de première au lycée de Nantes, obtient le 2^e prix de français, le 1^{er} prix de thème latin et le 3^e accessit de version latine. Il deviendra lui aussi normalien.

1. Cf., par exemple, M. Bromberger, *Le destin secret de Georges Pompidou*, op. cit., p. 50-52, et L.S. Senghor, *La poésie de l'action*, op. cit., p. 59 et 64-65. Léopold Sédar Senghor a composé une *Élégie pour Georges Pompidou* (« pour orchestre symphonique, dont un orgue et des instruments négro-africain, chinois et indien »), rédigée à Pékin et Madras en 1974 et publiée dans *Élégies majeures* (Paris, Le Seuil, 1979, 126 p., p. 51-59). On y lit notamment, dans l'un des derniers vers : « Dans la nuit tamoule, je pense à toi mon plus-que-frère ».

2. Lettre adressée le 16 juin 1969 par Georges Pompidou à Léopold Sédar Senghor et communiquée à la Bibliothèque nationale pour l'exposition de 1978 (cf. *Léopold Sédar Senghor*, op. cit., p. 32).

3. Témoignages de René Billères (entretien avec l'auteur, décembre 1980) et de l'inspecteur général Robert Hubac (en-

retien, février 1975), qui furent l'un et l'autre les camarades de khâgne de Georges Pompidou à Toulouse en 1928-1929.

4. Georges Pompidou a, en effet, écrit dans le journal de la LAURS (*L'Université républicaine*, 26, mardi 1^{er} avril 1930, p. 2 et 4) un article intitulé « Procédés » très hostile à l'Action française.

5. Fred Zeller, *Trois points c'est tout*, Paris, Laffont, 1976, 478 p., p. 41. Selon F. Zeller, Georges Pompidou « adhéra à la SFIO jusqu'à la scission de Renaudel et des néo » (p. 43). Signalons que les souvenirs de F. Zeller, au moins pour la période étudiante au Quartier latin, sont, apparemment, à utiliser avec prudence. Il place, par exemple, l'affaire Scelle en 1930 et décrit comme un témoignage vécu les incidents qui la constituèrent, incidents qui eurent lieu, rappelons-le, cinq ans plus tôt (et F. Zeller a alors treize ans) ; d'où une fâcheuse superposition d'acteurs appartenant en fait à des strates différentes : « J'ai vu Pierre Mendès France, Yves Baujet, Paul Ostaya, faire le coup de poing au côté de Georges Pompidou... » (p. 42). Il semble bien, en fait, que Georges Pompidou n'ait passé qu'« un an » aux Etudiants socialistes (cf. Georges Pompidou, *Pour rétablir une vérité*, Paris, Flammarion, 1982, p. 18).

6. Etienne Manac'h, *Mémoires d'Extrême Asie. La face cachée du monde*, Paris, Fayard, 1977, 594 p., p. 164. Né le 3 février 1910 à Plouigneau, dans le Finistère, ancien élève du collège de Morlaix puis du lycée Buffon, Etienne Manac'h ne

Quant à Léopold Sédar Senghor, interviewé en 1980 par Mohamed Aziza, il évoque l'influence politique que Georges Pompidou exerça sur lui dans les termes suivants :

« Est-ce que, à l'époque où vous avez fait sa connaissance, il s'intéressait à la politique ?

– Pas trop, bien qu'il fût socialiste. C'est d'ailleurs lui qui m'a converti au socialisme. Quand je suis arrivé en France, j'avais été éduqué ... par des curés bretons, alsaciens et normands. J'étais plutôt monarchiste. J'avais beaucoup subi l'influence de Barrès. C'est curieux, Barrès m'a fait connaître et aimer la France, mais, en même temps, il a renforcé en moi le sentiment de la négritude en mettant l'accent sur la race, du moins la nation »¹.

Déjà, en 1963, Léopold Sédar Senghor avait évoqué cette influence qui dépassait, du reste, le seul cadre politique : « Pourquoi ne pas le dire ? L'influence de Georges Pompidou sur moi a été, ici (*à Louis-le-Grand*), prépondérante. C'est lui qui m'a converti au socialisme, qui m'a fait aimer Barrès, Proust, Gide, Baudelaire, Rimbaud, qui m'a donné le goût du théâtre et des musées et aussi le goût de Paris »².

Et, deux ans plus tôt, au moment de la publication de l'*Anthologie de la poésie française*, de Georges Pompidou, Léopold Sédar Senghor lui adressait la lettre suivante :

« Tu penses bien que je n'ai pas manqué de parcourir, le soir même du jour où je l'ai reçue, ton *Anthologie*. Depuis j'ai relu ta préface à tête reposée, admirant que les hautes finances ne t'aient pas fait perdre le goût de la Poésie française, à laquelle tu m'initiais dans les années 1928-31. Je t'entends encore lisant Baudelaire d'une voix

grave et chaude. Vraiment, c'était l'âge heureux !... »³.

○ « LE PREMIER AGRÉGÉ DE L'AFRIQUE NOIRE FRANÇAISE »

« L'âge heureux » est aussi, pour Léopold Sédar Senghor et Pham Duy Khiêm, le temps du travail acharné. En 1930, ils se présentent une première fois au concours de l'École normale supérieure. Ni l'un ni l'autre ne sont admissibles, et l'ami Pompidou est classé 36^e pour 32 admis. Après une nouvelle année passée en khâgne, deuxième tentative en 1931. Georges Pompidou sera reçu 8^e et Pham Duy Khiêm 30^e sur 31⁴. Quant à Léopold Sédar Senghor, il est « le premier des non-admissibles »⁵. Il quitte donc Louis-le-Grand pour occuper une chambre à la Cité universitaire du boulevard Jourdan et, comme il a pu passer ses certificats de licence alors qu'il était en khâgne, il s'attelle dès la rentrée à son diplôme d'études supérieures consacré à « l'Exotisme dans l'œuvre de Baudelaire », qu'il soutient en juillet 1932. Durant l'été 1932, pour la première fois depuis quatre ans, il retourne passer ses vacances au Sénégal puis, à l'automne, regagne la Cité universitaire pour préparer l'agrégation de grammaire. Naturalisé le 1^{er} juin 1933, il est admissible le mois suivant mais échoue à l'oral. Une nouvelle tentative en 1934 se solde également par un échec et, en octobre 1934, il quitte la Cité universitaire pour rejoindre le 150^e régiment d'infanterie à Verdun.

C'est en cette rentrée d'octobre 1934 que Pham Duy Khiêm entre à son tour à la Cité universitaire. Il a lui aussi échoué, en effet, à l'agrégation de grammaire⁶ et doit donc,

fréquenta qu'une année (1929-1930) les classes préparatoires de Louis-le-Grand (Archives Louis-le-Grand). Après une licence ès lettres et un diplôme d'études supérieures de philosophie, il est professeur au lycée de Galatasaray (Istanbul), à partir de 1937. Devenu, en 1941, délégué de la France libre en Turquie, il commencera après la guerre une carrière diplomatique qui le mènera par l'ambassade de France à Pékin, de 1969 à 1975.

1. *La Poésie de l'action*, op. cit., p. 65. La « conversion » date, semble-t-il, de juillet 1930. C'est, en tout cas, à cette date que Léopold Sédar Senghor s'inscrit aux Étudiants socialistes (*Léopold Sédar Senghor*, op. cit., p. XII).

2. *Louis-le-Grand...*, op. cit., p. 249 (repris dans *Liberté 1*, p. 405, et reproduit dans *Léopold Sédar Senghor*, p. 30).

3. Lettre de Léopold Sédar Senghor à Georges Pompidou, Dakar, 1^{er} décembre 1961 (document prêté par Madame Georges Pompidou lors de l'exposition de 1978 de la Bibliothèque nationale).

4. *Revue universitaire*, 2, 1930, p. 365, et 1931, p. 361, et *Bulletin de la Société des amis de l'École normale supérieure*, 27, février 1932, p. 6.

5. *La Poésie de l'action*, op. cit., p. 59.

6. Pham Duy Khiêm a échoué à l'oral (Archives nationales 61 AJ 258). Il a évoqué cet échec à l'agrégation de grammaire dans *Nam et Sylvie*. En cette même année 1934, Georges Pompidou est reçu premier à l'agrégation des lettres (*Revue universitaire*, 2, 1934, p. 257).

suyant le règlement, quitter l'École normale supérieure¹. Il devient agrégé l'année suivante, classé 13^e sur 30. Léopold Sédar Senghor figure dans la même fournée de reçus, au 26^e rang². Un mois après son incorporation, il est, en effet, passé, le 8 novembre 1934, au 23^e régiment d'infanterie coloniale cantonné à Paris. Cette affectation a rendu matériellement possible la préparation de l'agrégation, et l'ancien khâgneux de Louis-le-Grand réussit donc, quelques mois plus tard, ce pari difficile d'être reçu à l'agrégation pendant son service militaire. Libéré le 12 octobre 1935, il rejoint son premier poste : professeur de sixième au lycée Descartes de Tours.

Khâgne, études classiques en Sorbonne, agrégation de grammaire, enseignement des humanités aux petits Tourangeaux – Khiêm, de son côté, est nommé au lycée d'Hanoï –, apparemment la période 1928-1935 est pour Léopold Sédar Senghor une phase qui vient parachever un processus d'intégration culturelle commencé chez les Pères du Saint-Esprit de Ngasobil vingt et un ans plus tôt et le futur président sénégalais, « premier agrégé de l'Afrique noire française »³, serait le modèle le plus élaboré de ce type d'intégration. Une telle vision est assurément exacte, mais à condition de la compléter aussitôt par une autre, à première vue contradictoire : la khâgne et la Sorbonne, creuset du classicisme français, ont été également pour Senghor la matrice de la « négritude », c'est-à-dire, selon celui-ci, « l'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir » et

« une certaine volonté et une certaine manière de vivre les valeurs que voilà »⁴. Le mot avait été forgé, semble-t-il, par Aimé Césaire⁵, dans un article de la revue des étudiants antillais, *L'Étudiant noir*, fondée en mars 1935. C'est, en effet, durant ses années estudiantines que Léopold Sédar Senghor va faire la connaissance de certains de ces étudiants, et cette rencontre sera pour lui décisive. Trois noms reviennent, à ce propos, dans ses souvenirs : Louis Achille, Auguste Boucolon et Aimé Césaire⁶.

Né le 31 août 1909 en Martinique, fils d'un professeur au lycée de Fort-de-France, le premier arrive comme pensionnaire à Louis-le-Grand en octobre 1926. Il y passera deux années en hypokhâgne, de 1926 à 1928, puis deux années en khâgne. C'est dans ce lycée que Senghor et Achille lient amitié, et le Martiniquais fait connaître au Sénégalais des intellectuels antillais. Au centre de ce petit cercle d'intellectuels se tient le salon de Paulette Nardal. Cette dernière, professeur d'anglais, réunissait dans sa maison de Clamart, avec ses sœurs Jane et Andrée, intellectuels antillais et noirs américains, et animait l'éphémère *Revue du monde noir*, dont le premier numéro parut en novembre 1931. Cette revue bilingue – intitulée également *The Review of the Black World*, elle insérait dans un numéro les mêmes articles en français et en anglais – n'eut que six numéros et cessa de paraître après avril 1932⁷. Elle s'assignait, dans la présentation du premier numéro, les buts suivants :

« Ce que nous voulons faire :

Donner à l'élite intellectuelle de la race noire et aux amis des Noirs un organe où publier leurs œuvres artistiques, littéraires et scientifiques.

Etudier et faire connaître par la voix de la presse, des livres, des conférences ou des cours, tout ce qui concerne la civilisation nègre et les

1. Ce qui arriva également, entre autres, à Jean-Paul Sartre et Robert Brasillach. Jean-Paul Sartre échoua à l'agrégation de philosophie de 1928. Logé à la Cité universitaire en 1928-1929, il fut reçu premier à la session de 1929. Robert Brasillach, après un échec à l'écrit de l'agrégation des lettres de 1931 (Archives Nationales 61 AJ 255), fut hébergé boulevard Jourdan en 1931-1932. La session de l'agrégation de 1932 ne fut pas davantage concluante (selon H. Queffelec, *Un Breton bien tranquille*, Paris, Stock, 1978, 348 p., p. 141, Robert Brasillach obtint à cette session une très mauvaise note en... dissertation française).

2. *Revue universitaire*, 2, 1935, p. 259.

3. Cf. « Conférence inédite de Léopold Sédar Senghor, premier agrégé de l'Afrique noire française, prononcée le 4 septembre 1937, à la Chambre de commerce de Dakar : Le problème culturel en AOF », dans *Essais et études universitaires*, (Editions lettres, I - 1945), Paris, La Nouvelle Edition, 1945, p. 44-53.

4. L.S. Senghor, *La Poésie de l'action*, op. cit., p. 87.

5. *Ibid.*

6. Cf., par exemple, *Liberté 1*, op. cit., p. 404-405, et *La Poésie de l'action*, p. 59.

7. Ces six numéros (novembre 1931 - avril 1932) sont tous disponibles à la Bibliothèque nationale (4° G 1835).

richesses naturelles de l'Afrique, patrie trois fois sacrée de la Race noire.

Créer entre les Noirs du monde entier, sans distinction de nationalité, un lien intellectuel et moral qui leur permette de se mieux connaître, de s'aimer fraternellement, de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race, tel est le triple but que poursuivra la Revue du Monde Noir.

Par ce moyen, la Race noire contribuera avec l'élite des autres Races et tous ceux qui ont reçu la lumière du vrai, du beau et du bien, au perfectionnement matériel, intellectuel et moral de l'humanité.

Sa devise est et restera :

Pour la paix, le travail et la justice.

Par la liberté, l'égalité et la fraternité.

Et ainsi, les deux cent millions de membres que compte la Race noire, quoique partagés entre diverses Nations, formeront, au-dessus de celles-ci, une grande démocratie, prélude de la Démocratie universelle.

La direction »¹

Cette « direction » était composée d'un directeur, le docteur Sajous, et, surtout, d'une secrétaire générale, Paulette Nardal, qui jouait un rôle fondamental dans l'élaboration de la revue. C'est, du reste, l'adresse de cette dernière qui figure sur la page de garde : 7, rue Hébert, Clamart. Elle écrira deux articles en six numéros : « Une Noire parle à Cambridge et à Genève » et « Eveil de la conscience de race »².

L'exemplaire du numéro un de la *Revue du monde noir* que possédait Léopold Sédar Senghor et qui fut exposé à la Bibliothèque nationale en 1978 portait, écrit en première page : « De la part de Louis Achille »³. Si ce dernier a donc joué un rôle fondamental dans l'agrégation de Senghor à ce groupe d'intellectuels noirs, il n'est pourtant pas le seul Antillais rencontré à Louis-le-Grand. S'y trouve également Auguste Boucolon. Né

le 6 décembre 1912 en Guadeloupe, fils d'un instituteur de Pointe-à-Pitre, ancien élève du lycée Carnot de cette ville, ce dernier arrive, en effet, en octobre 1930 dans l'hypokhâgne ludovicienne, où il fait la connaissance des khâgneux Louis Achille et Léopold Sédar Senghor.

Quant à la rencontre avec le troisième Antillais cité par Senghor, Aimé Césaire, elle est, contrairement à une idée largement répandue⁴, postérieure à la khâgne. Car ce n'est qu'en octobre 1931, c'est-à-dire à une date où Senghor n'est plus à Louis-le-Grand, que le futur maire de Fort-de-France arrive à son tour en hypokhâgne. C'est vraisemblable à la Cité universitaire du boulevard Jourdan que les deux étudiants ont fait connaissance. Aimé Césaire, en effet, n'est pas pensionnaire au lycée ; il est logé à la Maison des Provinces de France de la Cité universitaire⁵. Cité où loge également Léopold Sédar Senghor. Et si l'étudiant sénégalais enrichit, on l'a vu, son univers culturel au contact de ses camarades antillais, l'influence, en fait, est réciproque. Aimé Césaire, en tout cas, la présente comme telle :

« Ce qui nous est commun (avec Senghor), c'est le refus obstiné de nous aliéner, de perdre nos attaches avec nos pays, nos peuples, nos langues. D'ailleurs, moi, ce qui m'a en grande partie préservé culturellement, c'est la fréquentation assidue des Africains. Ce contact a servi de contrepoids à l'influence de la culture européenne. Senghor, avec lequel, avant la guerre, j'ai vécu pratiquement dix ans au Quartier latin, a exercé une action considérable dans mon univers personnel »⁶.

Autre Antillais rencontré à cette époque : Jules Monnerot. Né le 28 novembre 1908 à

1. *La Revue du monde noir*, n° 1, p. 1. La revue reprend, page 2, le même texte en anglais (« Our aim »).

2. N° 1, p. 36-37, et n° 6, p. 25-31. La sœur de Paulette Nardal, Andrée, publiera, quant à elle, des « Notes sur la Biguine Créole » (n° 2, p. 51-53).

3. Louis Achille fut lui aussi un collaborateur de *La Revue du monde noir* (n° 1, p. 53-56, n° 2, p. 28-31 et n° 3, p. 50-54).

4. Cf., par exemple, l'interview donnée par Aimé Césaire à Philippe Decraene et où ce dernier signale en note que « les deux hommes (Senghor et Césaire) ont suivi ensemble les cours de la khâgne de Louis-le-Grand, où ils ont fait connaissance » : *Le Monde du Dimanche*, 6 décembre 1981, p. 1, note 2).

5. Archives Louis-le-Grand. Né à Basse Pointe en juin 1913, fils d'un commis principal des contributions, Aimé Césaire fera son hypokhâgne à Louis-le-Grand en 1931-1932 puis sa khâgne de 1932 à 1935, avec un arrêt de février 1934 à janvier 1935. Il sera reçu à l'École normale supérieure au concours de 1935.

6. Entretien avec Philippe Decraene, réf. citée.

Fort-de-France, fils d'un professeur de lycée, ce dernier effectue deux années d'hypokhâgne à Louis-le-Grand entre 1926 et 1928, puis il passe à Henri-IV¹. En 1930, il est admissible au concours de la Rue d'Ulm et, classé 51^e, devient boursier de licence². Le futur membre du Conseil national du RPF, animateur de la *Liberté de l'esprit* et contempteur du marxisme, étudie alors, dans le cadre d'un diplôme d'études supérieures en Sorbonne, *L'histoire et la philosophie du jeune Marx, avant le Manifeste communiste*. Bien plus, à cette date, Jules Monnerot est marxiste et participe avec d'autres étudiants antillais à *Légitime Défense*. Il publie, en effet, un texte dans le premier et unique numéro de cette revue, daté du 1^{er} juin 1932. Ce numéro proclamait dans son « Avertissement » :

« Nous nous réclamons du matérialisme dialectique de Marx, soustrait à toute interprétation tendancieuse et victorieusement soumis à l'épreuve des faits par Lénine. Nous sommes prêts à nous conformer sur ce terrain à la discipline qu'exigent de pareilles convictions. Sur le plan concret des modes figurés de l'expression humaine, nous acceptons également sans réserves le surréalisme auquel – en 1932 – nous lions notre devenir. Et nous renvoyons nos lecteurs aux deux « Manifestes » d'André Breton, à l'œuvre tout entière d'Aragon, d'André Breton, de René Crevel, de Salvador Dalí, de Paul Eluard, de Benjamin Péret, de Tristan Tzara, dont nous devons dire que ce n'est pas la moindre honte de ce temps qu'elle ne soit pas plus connue partout où on lit le français »³.

Mais Léopold Sédar Senghor n'appartint jamais à ce rameau d'étudiants antillais marxistes et influencés par le surréalisme : « Pour nous, la politique n'était qu'un aspect de la culture, tandis que *Légitime Défense* soutenait ... que la révolution politique devait précéder la révolution culturelle, celle-ci ne devenant

possible que si l'on accomplissait un changement politique radical »⁴.

La voie de Senghor est, en effet, tout autre. Sa réflexion procède beaucoup moins d'une révolte radicale placée sous le double parrainage du marxisme et du surréalisme⁵ que d'une méditation sur la « négritude » menée avec Aimé Césaire. Si cette méditation est née d'une rencontre avec quelques étudiants antillais, elle se nourrit aussi de l'air du temps. En ce début de décennie, les surréalistes, d'une part, certains peintres de l'École de Paris, d'autre part, empruntent largement à l'« art nègre ». C'est aussi l'époque où le jazz connaît en France une première vogue. Cet apprentissage de la négritude fait en capitale française devient donc, à y regarder de plus près, moins paradoxal : Paris est pour le khâgneux puis pour l'étudiant en Sorbonne Senghor à la fois un lieu de rencontre d'autres intellectuels s'interrogeant sur les civilisations noires et une caisse de résonance où certains aspects de ces civilisations, quoique profondément modifiés et déracinés de leur terreau culturel, prennent alors un éclat particulier. Sans compter que le Paris de 1931 est aussi le Paris de l'Exposition coloniale. Pendant cette première partie des années 1930, Léopold Sédar Senghor gravite donc dans le petit milieu des étudiants noirs. Et en novembre 1933, quand est créée l'Association des étudiants ouest-africains, il en devient le président⁶. Il écrit aussi dans *L'Étudiant noir* : ainsi, en mars 1935, il y publie notamment un article intitulé « L'humanisme et nous, René Maran »⁷.

Les années de khâgne et d'École normale

4. Lettre de Léopold Sédar Senghor à Lilyan Kesteloot, février 1960, citée dans *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*, Bruxelles, 1963, 344 p., p. 92. Pour une brève mise en perspective dépassant l'entre-deux-guerres, cf. Julie Van Hove, « Les revues du monde noir », *La Revue des revues*, 3, printemps 1987, p. 30-39.

5. Même si L.S. Senghor « découvre » lui aussi alors les surréalistes, c'était « l'époque, Péguy étant mort, d'André Breton, de Tristan Tzara, de Paul Claudel, de Saint-John Perse, d'André Gide, pour ne citer que ceux qu'admirait le plus notre groupe d'étudiants noirs » (*La Poésie de l'action*, op. cit., p. 59).

6. *Léopold Sédar Senghor*, op. cit., p. XII.

7. *Ibid.* Les numéros de *L'Étudiant noir* ne sont pas conservés à la Bibliothèque nationale.

1. Archives Louis-le-Grand et Henri IV.

2. *Revue universitaire*, 2, 1930, p. 365.

3. « Avertissement », *Légitime Défense*, 1, 1^{er} juin 1932, p. 1.

n'ont pas, semble-t-il, revêtu le même aspect d'apprentissage culturel ambivalent pour le Vietnamien Pham Duy Khiêm. Certes, on retrouve chez lui, comme chez Senghor, cette intégration culturelle poussée au plus haut degré, qui en fait le premier agrégé de grammaire de l'Extrême-Orient français¹. Mais ses années parisiennes ne se sont pas doublées de cette sorte de militantisme aux confins du politique et du culturel qui a animé son ami sénégalais. Affaire de caractère ? Peut-être. Mais surtout, sans doute, à cause d'un isolement plus grand², le versant antillais n'ayant guère de signification pour lui. Son séjour dans la capitale débouche donc sur un attachement spirituel à la France, sans l'antidote qu'a été pour Senghor cet activisme intellectuel qui a débouché sur la « négritude ». Il n'y a pas trace dans ses souvenirs d'une effervescence et d'un tiraillement culturels semblables à ceux éprouvés par Senghor. Sa situation particulière d'étudiant originaire des colonies eut plutôt, semble-t-il, un contrecoup affectif à travers un amour impossible avec une jeune Française. Sous le pseudonyme de Nam Kim, on l'a dit, il a évoqué avec beaucoup de sensibilité dans *Nam et Sylvie* la naissance d'une passion entre un normalien vietnamien, agrégatif de grammaire, et une jeune française, Sylvie, et les efforts du premier pour s'arracher à cet amour qui lui paraissait d'emblée voué à l'échec.

Senghor et Khiêm feront l'un et l'autre la guerre dans l'armée française. Senghor, mobilisé en septembre 1939, et réformé pour maladie des yeux, sera rappelé en février 1940. Fait prisonnier le 20 juin, il passera un an et demi dans un stalag, jusqu'au mois

de janvier 1942, où, réformé par les autorités allemandes, il reprend son service au lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur, où il avait été nommé en octobre 1938. Pham Duy Khiêm, de son côté, toujours en poste à Hanoï, part en France comme engagé volontaire. C'est ce qui ressort d'un autre ouvrage signé Nam Kim, *La place d'un homme ; de Hanoï à la Courtine*³. Il s'agit là encore d'un livre à clés. Apparemment, le livre n'est qu'un recueil des lettres rédigées, de septembre 1939 à juin 1940, par l'Indochinois Nam Liên qui, « professeur à Hanoï, avait été le seul indigène de l'Indochine à demander, en septembre 1939, à partir pour la France comme engagé volontaire », et qui « disparut en juin 40, au cours des combats sur la Loire »⁴. En fait, la lecture attentive de l'ouvrage amène rapidement à conclure à l'autobiographie⁵.

○ DESTINS

Jeunesse étudiante commune entre les deux hommes, donc, mais aussi, on l'a vu, façons différentes de faire coexister deux cultures. Est-ce de cette différence qu'est née la divergence frappante de leurs destins après la deuxième guerre mondiale ? Ou bien le contraste entre les processus des deux décolonisations qu'ils connurent l'un et l'autre – le premier dans un Ouest africain français qui, mis à part l'épisode guinéen, parvint à l'indépendance sans soubresauts excessifs, le second dans une zone des tempêtes où pendant plusieurs décennies la guerre a fait rage – est-il beaucoup plus directement à l'origine de ces destins divergents ? Il est difficile de trancher. Mais le fait demeure qu'entre le premier Annamite bachelier classique et le premier Africain agrégé de grammaire on peut difficilement imaginer

1. Auparavant, Pham Duy Khiêm, après avoir obtenu ses certificats de grec, latin et français, avait préparé, sous la direction de M. Strowski, une « Etude sur l'analyse de l'amour dans le théâtre de Marivaux » (Dossier ENS, Archives nationales, 61 AJ 258).

2. Encore que les étudiants annamites ne fussent pas inexistant à Paris à cette date. Certains d'entre eux participèrent notamment, en janvier 1929, à des incidents lors d'une conférence organisée par les Phalanges universitaires sur le thème « L'Indochine dans le cadre national » (cf. Archives nationales, F7 13232, et aussi, par exemple, *Le Matin*, *L'Humanité* et *La Volonté* du 10 janvier 1929).

3. Nam Kim, *La place d'un homme ; de Hanoï à la Courtine*, Paris, Plon, 1958, 140 p. Une première édition avait été publiée dès 1941 à Hanoï (Nam Liên, *De Hanoï à la Courtine ; lettres de Nam Liên recueillies par Pham Duy Khiêm*, Hanoï, 1941, v-174 p.).

4. *Op. cit.*, p. 1.

5. Ainsi, par exemple, il évoque à deux reprises la khagne de Louis-le-Grand « douze ans plus tôt » (*op. cit.*, p. 5 et 103).

itinéraires aussi tranchés. Celui de Léopold Sédar Senghor a été maintes fois étudié. Ajoutons seulement qu'avant même la seconde guerre mondiale, cette dualité culturelle du futur président sénégalais avait été apparemment bien surmontée. Bien plus, la « négritude » forgée dans les années 1930 fécondait dès cette époque le poète¹ et fournissait à l'universitaire les ingrédients d'une possible carrière dans les hautes sphères de l'Alma Mater : alors qu'il est professeur au lycée de Tours, Léopold Sédar Senghor prépare, en effet, un certificat d'ethnologie à l'Institut d'ethnologie de Paris, en suivant les cours de Paul Rivet et Marcel Mauss, et il s'inscrit à l'enseignement de linguistique négro-africaine de Lilius Homberger à l'École pratique des hautes études ; il commence à préparer une thèse principale sur « Les formes verbales dans les langues du groupe sénégaloguinéen (sérère, peul, wolof et diola) » et une thèse complémentaire sur « La poésie orale dans les villages de Joal et Fadiout »².

A ce projet de carrière universitaire, il ne manquait pas même le but ultime, idéalement tracé dès la khâgne : « Dans mes années de première supérieure au lycée Louis-le-Grand, entre 1928 et 1931, je m'étais fixé un objectif : être professeur au Collège de France, et poète. En 1948, M. Faral, alors directeur du Collège de France, me dira encore : Monsieur Senghor, j'ai, pour vous, une place au Collège de France. Bâchez votre thèse »³.

Léopold Sédar Senghor aurait-il terminé sa carrière dans l'une des cinquante-deux chaires du Collège de France ? Il est, naturellement, bien difficile de trancher. Il reste qu'à la Libération, en novembre 1944, il est nommé professeur à l'École nationale de la

France d'outre-mer, dans la chaire qu'avait occupée l'africaniste Maurice Delafosse. Et l'année suivante, il obtient une bourse du CNRS pour mener une enquête au Sénégal⁴. A défaut du lointain Collège de France, cette chaire et cette bourse constituaient autant de jalons sur la voie d'une brillante réussite universitaire.

Mais les démons de la politique en avaient décidé autrement. C'est justement au cours de son séjour scientifique au Sénégal qu'ont lieu les élections d'octobre 1945. Le chercheur du CNRS est élu député socialiste à la Constituante. C'est, dès lors, un autre pan de la vie d'un Léopold Sédar Senghor bientôt quadragénaire qui commence.

C'est dans un tout autre climat politique que va se dérouler la quarantaine de Pham Duy Khiêm. En septembre 1939, on l'a vu, ce dernier s'était engagé, comme simple soldat puis comme élève officier. Démobilisé après l'armistice, il est rapatrié en Indochine en 1941. Ses compatriotes n'ont pas toujours compris cet engagement volontaire dans l'armée française. L'un d'entre eux, à qui Khiêm montrait en 1941 son manuscrit de *La Place d'un homme*, lui déconseilla la publication de l'ouvrage en ces termes : « A votre place, je n'en ferais rien, car vous avez deux torts, vous êtes parti et vous êtes revenu »⁵. De ce malentendu, lui-même greffé sur une double identité culturelle, découlera pour l'ancien élève de la Rue d'Ulm une position de plus en plus inconfortable. Après le départ des Japonais, Khiêm est favorable à l'indépendance. Pour cette raison, et symboliquement, il ne reprendra pas son poste au lycée de Hanoï. Mais, parallèlement, hostile aux communistes, il refuse de prendre parti dans la guerre entre la France et le Vietminh. Ce qui ne l'empêche pas de décliner les propositions du clan Bao-Dai. A son ancien « coturne » Pierre Cuénot, il écrit, à cette époque, que son attitude est « la seule... pas

1. La plupart des poèmes qui constituent le premier recueil publié par Léopold Sédar Senghor, *Chants d'ombre* (Paris, Le Seuil, 1945, 79 p. (coll. « Pierres vives »)), ont été composés avant la seconde guerre mondiale (cf. D.S. Blair, « L.S. Senghor, poète bicontinental : la présence française dans l'œuvre de l'apôtre de la négritude », *L'Information littéraire*, 4, septembre-octobre 1976, p. 160).

2. *La Poésie de l'action*, p. 60.

3. *Ibid.*, p. 18.

4. *Ibid.*, p. 105.

5. Cité par Claude Cuénot, « Pham Duy Khiêm », art. cité, p. 163.

besoin d'ajouter la seule digne, la seule noble »¹.

Après les accords de Genève, Pham Duy Khiêm est nommé secrétaire d'Etat à la Présidence à Saïgon. Il occupera ces fonctions pendant cinq mois, puis il deviendra le premier ambassadeur du Viet-Nam du Sud à Paris. Devant le président de la République, à qui il présente ses lettres de créance, il déclare : « Il n'y a peut-être jamais eu de jeune homme de mon pays venu ici pour continuer ses études qui n'ait rêvé, même à une époque où de tels espoirs n'étaient permis à aucun d'entre nous, de représenter un jour le Viet-Nam dans la capitale de la France »².

Cette brève période de quelques années est, en fait, vraisemblablement, le moment où Pham Duy Khiêm trouva l'apaisement et put penser atteindre dans ces fonctions d'ambassadeur à Paris la justification de la position inconfortable qui fut la sienne pendant plusieurs décennies : il joua, en effet, un rôle de premier plan dans l'amélioration des rapports entre son pays et la France. Rôle que vint couronner le grade de grand officier de la Légion d'honneur, tandis que l'Université de Toulouse lui conférait le titre de docteur *honoris causa*.

L'ancien khâgneux ludovicien n'était malheureusement pas au terme de son périple. Ses mauvaises relations avec Diem le font rapidement écarter de toute fonction officielle. Et Paris devient alors pour lui terre d'exil. Son succès à l'agrégation de grammaire, un quart de siècle plus tôt, ne l'avait pas intégré aux cadres de l'enseignement secondaire français³. Sans ressources, après

avoir vendu ses meubles, sa voiture personnelle et même ses livres, il devient magasinier chez un libraire, vit ensuite quelque temps de conférences et de leçons particulières, avant d'enseigner à l'Ecole alsacienne puis à l'Ecole des Roches. Ayant vécu pendant une décennie dans de petites chambres, il se retirera, à la fin des années 1960, à La Gâte, dans la Sarthe. C'est dans ce département français, non loin de la Touraine qu'il avait découverte près d'un demi-siècle plus tôt lors d'une randonnée en vélo avec Léopold Sédar Senghor, qu'il meurt en novembre 1974⁴. Et c'est en terre française que Pham Duy Khiêm a été enterré. De son côté, quelques années plus tard, son ami sénégalais accédait à l'immortalité, après son élection à... l'Académie française.

□

supérieure la lettre suivante, datée du 16 juin 1934 : « Après un nouvel examen, j'ai l'honneur de vous faire connaître que j'autorise M. Pham Duy Khiêm, sujet français, élève de l'Ecole normale supérieure, à subir les épreuves écrites de l'agrégation de grammaire, étant entendu que ce candidat sera classé à part et ne pourra, en cas d'admission définitive, se prévaloir du titre d'agrégé pour solliciter un poste en France. Vous voudrez bien l'en aviser de toute urgence » (Archives nationales, 61 AJ 258).

4. Une collaboration au Conseil international de la langue française, procurée par un ami (Georges Pompidou ?), stabilisa, semble-t-il, la situation professionnelle de Khiêm, dans les dernières années de sa vie.

Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Lille III, membre du comité de rédaction de Vingtième siècle. Revue d'histoire, Jean-François Sirinelli consacre ses recherches à l'histoire politique et socio-culturelle de la France au 20^e siècle. Sa thèse de doctorat consacrée à l'histoire jusqu'en 1945 de la génération khâgneuse et normalienne de Sartre et Aron doit paraître à l'automne 1988 chez Fayard. Il prépare actuellement une étude sur les grandes pétitions depuis l'affaire Dreyfus et co-dirige, avec Eric Vigne, une histoire de la droite française depuis 1815.

1. Cité par Pierre Cuénat, *Annuaire de l'Ecole normale supérieure*, 1976, p. 143, en italique dans le texte.

2. *Ibid.*

3. Avant la première candidature de Pham Duy Khiêm à l'agrégation, le directeur de l'enseignement secondaire Franciscus Vial avait adressé au directeur de l'Ecole normale